

Claire Christien-Prouet

Les psychanalystes peuvent-ils dire quelque chose du racisme * ?

En hommage à Christian Demoulin.

Les psychanalystes peuvent-ils dire quelque chose du racisme ? Il semble qu'ils n'en disent pas, directement, beaucoup ; cela même si l'on peut considérer que, par détours, ils ne parlent que de cela.

Un texte de notre collègue, à la mémoire de qui je dédie ce travail, porte directement sur ce sujet : « Racisme et psychanalyse » de Christian Demoulin. Il s'agit du texte d'une conférence prononcée au Cercle de rencontres interculturelles de Liège. Il m'en avait donné le texte, qui ne porte pas de date ¹.

Christian Demoulin y évoque d'abord le discours raciste à prétention scientifique du XIX^e siècle, la démonstration de son caractère idéologique de pseudo-science par François Jacob et d'autres scientifiques. Il parle aussi de l'apartheid. Puis il reprend la phrase de Lacan dans *Télévision*, en réponse à la question de J.-A. Miller :

« D'où vient par ailleurs l'assurance de prophétiser la montée du racisme ? Et pourquoi diable le dire ?

Parce que ce ne me paraît pas drôle et que pourtant, c'est vrai.

Dans l'égarément de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés. D'où des fantasmes, inédits quand on ne se mêlait pas ². »

Et C. Demoulin en dit ceci : « Lacan n'avait pas de don de voyance particulier, sa prédiction se basait simplement sur sa pratique analytique. Lacan est déjà à cette époque un vieil analyste – il

* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, 11 juin 2009.

1. Un de nos collègues de Liège, Leo Theunissen, penche pour 1993.

2. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 53.

a 72 ans – et ce qu’il constate c’est l’émergence de “fantasmes inédits quand on ne se mêlait pas”. Autrement dit, le brassage des peuples dans notre société fait proliférer des fantasmes dont se nourrit le racisme. Qu’est-ce donc cette fantasmagorie du racisme ? Pour le repérer, il ne faut pas se référer seulement aux discours idéologiques qui sont déjà des rationalisations secondaires. Il s’agit plutôt de centrer son attention sur le discours courant raciste, discours où le racisme se présente sous les apparences d’un sentiment naturel, spontané, qui précède sa rationalisation théorique. »

C. Demoulin cite ensuite un passage de *Mein Kampf* d’Hitler pour y repérer « un fantasme mettant en jeu la jouissance sexuelle », qu’il analyse pour arriver à cette conclusion qui m’intéresse ici : « Notons au passage qu’il s’agit de haine et non d’agressivité. Il importe de distinguer la haine, sentiment spécifiquement humain, de l’agressivité, mécanisme que nous partageons avec les animaux. Quoi qu’en pensent certains, ce n’est pas l’excès d’agressivité qui provoque le racisme. Ce sont les fantasmes racistes qui induisent la haine » (p. 4-5).

Dans cette analyse, C. Demoulin lit l’écriture par Hitler de son fantasme : « Ce que nous livre Hitler comme fondant son racisme c’est un fantasme mettant en jeu la jouissance sexuelle. Il met le Juif à la place de l’Autre et imagine chez l’Autre une jouissance sexuelle de caractère quasiment illimité [...] » (p. 4).

Pourquoi ce fantasme a-t-il pour effet la haine, se demande C. Demoulin ? « Je pense qu’Hitler nous donne une réponse lorsqu’il nous dit que « le jeune juif ravit la jeune fille au peuple auquel elle appartient ». Il note alors que l’Autre fonctionne ici comme privateur, privateur de jouissance. Ce privateur n’est-il pas ce que le raciste voudrait être, cet être répugnant de jouissance ? La haine de l’Autre privateur est en même temps haine de soi.

Mais ce ne sont pas les fantasmes qui définissent le raciste. Les fantasmes sont universels. C. Demoulin nous dit dans ce texte que « les fantasmes d’Hitler ne diffèrent pas fondamentalement des fantasmes de chacun d’entre nous [...]. Fantasmer la jouissance illimitée de l’Autre est universel, et la moindre petite différence peut faire survenir ce fantasme. Le fantasme raciste est très répandu, peut-être universellement. Pourquoi ne sommes-nous pas tous des Hitler en

puissance ? ». Parce que, répond C. Demoulin, « il y a une distinction essentielle : le raciste se caractérise par le fait qu'il est dans sa vie dupe de son fantasme ».

Le leader raciste, dupe de son fantasme, se met à la tâche de le servir. C'est bien parce que ce fantasme ne lui est pas propre qu'il peut dans certaines conjonctions, historiques, sociales, etc., le mettre sur la place publique et en faire le moteur qui anime la foule, la foule organisée, comme Freud l'a montré en 1921 dans « Psychologie des foules et analyse du moi ».

Actuellement, les psychanalystes parlent peu du racisme. Qui le fait ? Les quelques recherches que j'ai effectuées depuis mi-2008 m'ont fait découvrir la quasi-disparition du terme « racisme » au profit de celui de « discrimination ». « Discriminations », au pluriel, les discriminations « raciales » étant nommées parmi d'autres. La race, mot tabou, dite « ethnique », « origine » ou désignée d'un autre vocable, devient un motif de ségrégation parmi d'autres « handicaps ».

« D'autre part, les “discriminations raciales” tendent à se fondre dans l'ensemble des discriminations, qu'elles soient liées au sexe, à l'orientation sexuelle, à l'existence d'un handicap, à l'appartenance à un syndicat, tendance qui trouve son origine dans la qualification juridique dont on sait combien elle est efficace, puisque l'indifférenciation des critères a permis que les décisions de justice rendues pour l'un d'eux servent de jurisprudence ³ », écrit Didier Fassin dans un livre qui m'a aidée à m'y repérer dans ces questions. Il écrit aussi : « Le spécialiste néerlandais de l'analyse du discours, Teun van Dijk, montre lui-même comment le mot “racisme” devient lui-même “tabou”, réservé à la qualification des seuls groupes extrémistes et considéré comme “exagéré dès lors qu'il s'agit des élites politiques”, ce qui justifie les “contre-attaques” visant les antiracistes. La formule “on en parle trop” devient un leitmotiv, y compris parmi nombre des personnalités en charge du dossier ⁴. »

« Discriminations raciales » ? Pourquoi pas « discriminations racistes », comme l'écrivent, dans le même volume, Véronique de

3. D. Fassin, « Du déni à la dénégation. Psychologie politique de la représentation des discriminations », dans D. Fassin et É. Fassin (sous la direction de), *De la question sociale à la question raciale*, Paris, La Découverte, 2006, p. 140.

4. *Ibid.*, p. 153.

Rudder et François Vourc'h ⁵ ? « La discrimination dite raciale, en effet, est un racisme en acte, qui peut même se passer de tout recours explicite à l'idéologie ou aux préjugés. Elle n'en relève pas moins du racisme. C'est pourquoi nous avons depuis longtemps choisi de nommer discrimination *raciste* ce qui est le plus souvent nommé discrimination "raciale" ⁶. » Racisme en acte qui se passerait de paroles racistes, de discours racistes. Qui laisserait sans voix le psychanalyste qui n'aurait plus rien à interpréter. On n'interprète pas les actes, surtout s'ils sont invisibles parce que sans nom.

Je choisirai de parler ici de deux textes littéraires des années 1930 et d'un texte politique récent (2007). Je tenterai, d'une part, de dire comment des textes littéraires, productions de l'artiste, actes de sublimation, font voir quelque chose du siècle au-delà de leur contenu. C'est-à-dire qu'ils le font par leur style, par leur écriture. Écrire comme acte. Du texte politique de 2007, j'essaierai de faire une lecture qui soit non pas une explication ou une interprétation mais une sorte de traque du détail qui me paraît symptomatique.

Dry September. « Septembre ardent », W. Faulkner, 1931 ⁷

« Le seul avantage qu'un psychanalyste ait le droit de tenir de sa position, lui fût-elle reconnue comme telle, c'est de se rappeler, avec Freud, qu'en sa matière, l'artiste toujours le précède. »

J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras ⁸ ».

« Le passé n'est jamais mort. Il n'est même jamais le passé. »

W. Faulkner, *Requiem pour une nonne*.

Cité par Barack Obama, dans son discours prononcé à Philadelphie le 18 mars 2008 ⁹.

« Septembre ardent » est une nouvelle d'une vingtaine de pages que Faulkner publia en 1931. Elle comprend quatre parties. La première se situe dans un salon de coiffure pour hommes à Jefferson, cité mythique du Sud, du Mississippi, lieu où se déroulent la plupart

5. V. Rudder et F. Vourc'h, « Les discriminations racistes dans le monde du travail », *De la question sociale à la question raciale*, op. cit., p. 175-194.

6. *Ibid.*, p. 177.

7. W. Faulkner, « Septembre ardent », dans *Une rose pour Emily et autres nouvelles*, Paris, Seuil, 2007, p. 105-129.

8. *Ornicar?*, n° 34, automne 1985.

9. B. Obama, *De la race en Amérique*, Paris, Grasset, 2008, p. 39.

des romans de Faulkner. Il fait chaud. Il y a des clients et des coiffeurs. En quelques pages, la tragédie est située, annoncée, sans jamais être nommée. Les phrases des interlocuteurs sont brèves et laissées en suspens avant le mot qui nommerait l'acte en question, interrompues avant le point de capiton. Ce qui n'empêche pas le lecteur de comprendre.

Il est question de « la rumeur ou l'histoire » qui court « comme le feu dans l'herbe sèche ». Il était arrivé quelque chose à une vieille fille, supposée vierge, miss Minnie Cooper. Quelque chose : « Attaquée, insultée, terrorisée... » La suite de ces adjectifs semble indiquer le caractère décroissant de la rumeur, comme si elle faisait long feu et allait s'éteindre. Mais il y a immédiatement un doute : rumeur ou histoire ?

1. Le premier à prendre la parole est « un des coiffeurs », encore sans nom. Il dit : « Sauf que ce n'était pas Will Mayes » (p. 105). Formule de la dénégation. Il dit : « Ce n'était pas lui », mais il nomme. Il ne cessera de le dire : « Je ne crois pas que Will Mayes ait fait ça » (p. 106)... « Trouvez d'abord la vérité. Je connais Will Mayes » (p. 107)... « Informez-vous d'abord, mes amis. Je connais Will Mayes. C'est pas lui. Il faut faire les choses en règle et aller chercher le shérif » (p. 110)... « Mes amis, ne faites pas ça. Will n'est pas coupable. Je le sais » (p. 111) Ce n'est qu'après quelques pages que nous apprenons que ce coiffeur s'appelle Hawkshaw.

2. Le deuxième personnage est désigné comme « un gros jeune homme vêtu d'une chemise de soie, tachée de sueur ». Sans dire l'acte imputé au Noir, il va commencer le travail de coalition du groupe, de constitution des Blancs en groupe, de rassemblement des individus séparés, des clients du salon de coiffure en une masse, en une foule, sur le seul trait qu'ils ont en commun, celui d'être blancs, d'être des Blancs. Il fait appel à la croyance, au fait de croire à la parole d'une Blanche, cette Minnie Cooper, dont on parle sans que jamais elle-même ne dise quoi que ce soit dans cette nouvelle.

Il répond au coiffeur : « Vous ne croyez pas à la parole d'une Blanche plutôt qu'à celle d'un nègre ? » (p. 106). Il l'insulte en le traitant de *damn niggerlover* (traduit par « sale négrophile ») et continue dans le même registre de la croyance : « Accuseriez-vous une Blanche de mentir ? » (p. 107).

3. Un troisième personnage (« un autre »), qui nomme le second Butch, est le premier à poser la question de la nature de l'acte : « On aura tout le temps d'agir quand on saura ce qui s'est passé » (p. 107). À quoi Butch répond : « Qui ça, on ? Qui est-ce qui va chercher à savoir ? dit le jeune homme. Des faits, pour quoi foutre ? Moi je... » (p. 107).

4. Le groupe se constitue sur cette seule base de la couleur à partir d'une parole d'un client (« le client ») : « Ça, pour un Blanc, vous vous posez là » (p. 107), et plus loin : « Vous prétendez qu'un nègre qui attaque une Blanche peut avoir une excuse ? Auriez-vous la prétention d'être un Blanc et de soutenir une chose pareille ?... » (p. 108).

5. Un cinquième personnage entre alors en scène et est immédiatement nommé. Le groupe déjà en formation n'attendait plus que son leader, pour devenir un groupe constitué et prêt à agir, prêt au meurtre.

« Un homme apparut, les jambes écartées, plein d'aisance malgré la lourdeur de son corps. Sa chemise blanche était échancrée à l'encolure ; il portait un chapeau de feutre. Son regard brûlant et crâne balaya le groupe. Il s'appelait Mc Lendon. Il avait commandé des troupes sur le front, en France, et il avait été décoré pour son courage. Alors, dit-il, c'est comme ça que vous laissez un salaud de nègre violer une Blanche dans les rues de Jefferson sans rien faire ? » (p. 108-109).

Le leader met en mouvement le groupe, devenu « un », malgré les derniers doutes émis. Pour Mc Lendon, il n'est même plus question de savoir ce qui a eu lieu, ni même si ça a eu lieu : « Allez-vous laisser les salauds de nègres en prendre à leur aise jusqu'au jour où ça arrivera pour de bon ? »

Les autres le suivent, le coiffeur « au visage doux » également, dans l'intention d'empêcher le crime. Il n'empêchera rien et ne pourra que fuir, en sautant en marche de la voiture quand les autres auront été chercher l'homme noir, lui auront passé des menottes et l'emmèneront pour le tuer. L'acte a alors déjà été nommé deux fois, dans l'usine à glace dont Will Mayes est gardien et où ils l'ont trouvé.

« Ils couraient en groupe, trébuchant comme s'ils fuyaient quelque chose. "Tuez-le, tuez-le, le salaud", murmura une voix. Mc Lendon les fit reculer.

“Pas ici, dit-il, mettez-le dans l’auto. – Tuez-le, tuez-le, ce sale nègre” murmura la voix. Ils tirèrent le Noir jusqu’à l’auto. Le coiffeur était resté près de la voiture. Il sentait la sueur couler sur lui et il savait qu’il allait avoir mal au cœur » (p. 119)

Le coiffeur n’empêchera pas le meurtre. Il sautera de la voiture en marche et repartira à pied « en boitant ».

La nouvelle se terminera sur le retour de Mc Lendon chez lui, une maison « fraîche et coquette comme une cage à oiseaux » (p. 127) où l’attend sa femme. Quand elle lui fera remarquer l’heure tardive de son retour, il la houspillera et la brutalisera : « Il la prit par l’épaule... Il la lâcha et, la frappant à demi, la rejeta sur la chaise » (p. 128).

La nouvelle se termine par cette phrase : « Pas un mouvement, pas un bruit, pas même un insecte. On eût dit que le monde gisait dans l’obscurité, abattu, sous la froideur de la lune et l’insomnie des étoiles. »

Le poète a dit en quelques pages la constitution de la masse, telle que Freud l’avait décrite dix ans plus tôt, et, usant de l’ellipse, de la phrase en suspens (tel le patient sur le divan de l’analyste), il a inventé une forme d’écriture pour signifier sans le nommer le meurtre raciste.

Peut-être pourrait-on l’écrire avec le schéma freudien de « Psychologie des foules et analyse du moi », au chapitre intitulé « État amoureux et hypnose ». Pas d’amour ici, mais de la haine et une sorte d’hypnose carnavalesque. L’objet est ici la femme, dédoublée entre celle que l’homme ne réussit pas à aimer, la femme de Mc Lendon, qu’il maltraite, pur objet qu’il prend, lâche, frappe et rejette, et celle qu’il prétend défendre, faute d’en jouir. Parodie de chevalier défendant la dame intouchée, femme méprisée dans la petite ville pour avoir été, quelques années plus tôt, abandonnée par son amant, et qui devient à demi-folle.

Le Noir, supposé Autre jouisseur, devient l’objet d’un sacrifice collectif qui unit furtivement mais ne réconcilie pas les hommes, ni entre eux, ni avec eux-mêmes.

Strange Fruit, Billie Holiday. Abel Meeropol.

Strange Fruit est un poème que Billie Holiday chanta pour la première fois, en 1939, au café Society à New York. Ce poème avait été écrit deux ans plus tôt par Abel Meeropol, un enseignant juif d'origine russe, sous le titre *Bitter Fruit* (« Fruit amer »). Il l'avait publié sous le pseudonyme de Lewis Allan dans le magazine *New York Teacher* et dans le journal communiste *New Masses* :

« Les arbres du Sud portent un fruit étrange.
Du sang sur les feuilles, du sang sur les racines,
Un corps noir se balançant dans la brise du Sud.
Étrange fruit pendant aux peupliers. Scène pastorale du vaillant Sud.
Les yeux exorbités et la bouche tordue,
Parfum de magnolias, doux et frais.
Puis une odeur de chair brûlée.

Voici un fruit à picorer par les corbeaux,
Que la pluie fait pousser, que le vent assèche.
Pourri par le soleil, il tombera de l'arbre.
Voilà une étrange et amère récolte ! »

C'est après avoir vu des photos de lynchage qu'Abel Meeropol écrivit ce poème puis le mit en musique. Sa femme le chanta lors d'une réunion d'un syndicat d'enseignants. La chanson commença à être connue dans le petit milieu de la gauche new-yorkaise. Meeropol la proposa ensuite à Billie Holiday, qui la chanta et assura la célébrité de ce texte. La chanson resta inaudible dans le Sud. Billie Holiday aurait été chassée de Mobile, en Alabama, après avoir essayé de la faire entendre.

Columbia Records, avec qui Billie Holiday était sous contrat à l'époque, refusa de produire l'enregistrement de *Strange Fruit*. Finalement, la chanteuse obtint l'accord de Commodore Records, une petite maison de disques juive de New York, pour enregistrer *Strange fruit*.

Fruit étrange d'un sacrifice macabre, regardé par les Blancs du Sud, qui constitue la scène photographiée sur des cartes postales, envoyées à la famille, aux amis, à ceux séjournant dans le Nord. Sacrifice aux dieux obscurs. Autour des corps des Noirs lynchés, ces photos encore visibles montrent les foules rassemblées, groupes d'hommes le plus souvent, mais quelquefois aussi familles avec

enfants, souriants, fixant l'objectif de leurs regards innocents et réjouis ¹⁰.

Pour citer Lacan du *Séminaire XI*, alors qu'il parle en 1964 du nazisme et de l'Holocauste : « Il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture ¹¹. »

Discours de Nicolas Sarkozy à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar, le 26 juillet 2007

Je ne vais pas me livrer à une interprétation psychanalytique du discours prononcé par le président de la République. Je m'autorise d'une lecture récente et, sans prétendre à l'impertinence joyeuse et l'alacrité du style de Barbara Cassin, j'ai essayé de prendre auprès d'elle une leçon de « gay savoir ». Pour ne pas céder aux passions tristes sur un sujet qui n'est pas très drôle.

Barbara Cassin est philosophe, chercheur au CNRS, auteur de plusieurs livres sur la philosophie grecque et éditrice du *Vocabulaire européen des philosophies* ¹². Elle a participé, en 2006, aux rencontres « Ferenczi après Lacan » à Budapest, et son texte sur l'écrit de Ferenczi, *Confusion des langues*, est publié dans les actes des journées.

En février de cette année, elle a publié à la rubrique « Point de vue », dans le journal *Le Monde*, un court texte sous le titre « Sarkozy "m'à tuer" ». Texte assez joyeux dont je retiens une idée, « le président ignore ou méprise la syntaxe », mais quand on trouve des fautes d'orthographe sur le site de l'Élysée, on peut s'interroger. Elle écrit : « Quelqu'un a mal fait son boulot ? Un nègre qui n'aurait pas passé

10. J. Allen, A. Hilton et coll., *Without Sanctuary (Lynching Photography in America)*, Santa Fe, New Mexico, Twin Palms Publishers, 2000.

11. « Researchers confirm the symbolic importance of lynching sites and the conscious selection of these sites by perpetrators of extra-legal violence. The dominance of Christian symbology is reflected in the lynchers' preference for bodies of water, bridges, and landmark trees. Bodies of water are the traditional locations for baptisms ; bridges symbolize the most profound rite of passage, the great "crossing over" to death ; and trees are the very symbol of life and of Christ's crucifixion. The lynchers sought, in the conscious selection of these sacrificial sites and in their participation in these ritualized murders, their own salvation and passage to a safer place without sin and evil – both of which, in their minds, were physically embodied in the "offending" victim » (note 13, *ibid.*, p. 170).

12. B. Cassin, *Dictionnaire européen des philosophies*, Paris, Seuil & Robert, 2004.

l'examen de langue exigé par l'identité nationale ? Ou l'indice, que, sachez-le, on s'en fout. "Je" parle comme "eux", j'écris aussi mal qu'eux : ils croiront que je pense comme eux, ils penseront comme moi. Entre imitation et émotion, ça passe ou ça casse. Il s'agit de communiquer, pas de parler. »

Dans le discours, connu comme « le discours de Dakar », ce ne sont pas des fautes d'orthographe qui m'ont frappée, mais son style, qui m'a paru simpliste, basé sur des effets de répétition, et tout d'emphase, de grandiloquence, pompeux, un rien pompier, si je peux me permettre.

Ce discours est connu et fait l'objet de débats, de polémiques, de publications d'historiens africains et non africains¹³, spécialement à cause du passage qui commence ainsi :

« Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire. Le paysan africain, qui depuis des millénaires vit avec les saisons, dont l'idéal est d'être en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel recommencement du temps, rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles.

Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine, ni pour l'idée de progrès. »

Des historiens ont répondu. Je m'en tiendrai, ai-je dit, à traquer ce que je considère comme le symptôme.

Sur le site de l'Élysée, on trouve ce discours sous l'intitulé : « Allocution de M. Sarkozy, Président de la République, prononcée à l'université de Dakar. » Comme ce discours a fait couler beaucoup d'encre, on le trouve cité, le plus souvent pour partie, sur d'autres sites. C'est ainsi que j'ai appris que cette université de Dakar porte un nom, celui de Cheikh Anta Diop. Nom qui est absent du titre dans le site de l'Élysée. Encore un nègre qui a mal fait son travail ?

Quelques mots donc sur Cheikh Anta Diop. Ce fut un universitaire sénégalais, avec une double formation scientifique et littéraire, historien, chimiste, linguiste, et un militant politique inflexible, qui jouit d'un grand prestige en Afrique. Il est décédé en 1986, à l'âge de 65 ans, alors qu'il enseignait à la faculté de Dakar depuis 1981 et sillonnait le monde pour des conférences et des colloques.

13. Adame Ba Konaré (sous la direction de), *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine...*, Paris, La Découverte, 2008.

Arrivé à Paris en 1946, titulaire de deux baccalauréats, inscrit à la Sorbonne en philosophie, il y suit entre autres les cours de Bachelard et fait également des études à la faculté des sciences. Il participe à la création de l'Association des étudiants africains de Paris. En 1950, il rejoint le RDA (Rassemblement démocratique africain), dirigé alors par Félix Houphouët-Boigny.

Ses travaux d'historien sur les rapports entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire ont fait débat pendant quelques dizaines d'années¹⁴. Pour diverses raisons, Cheikh Anta Diop ne put pas enseigner avant 1981 à l'université qui porte aujourd'hui son nom mais participa à différents instituts de recherche. Ses travaux furent nombreux, en sciences, en linguistique et spécialement en histoire. Son premier livre célèbre fut publié en 1954, par les éditions Présence africaine, sous le titre *Nations nègres et culture*¹⁵. Aimé Césaire en dira, dans son *Discours sur le colonialisme*, qu'il est « le plus audacieux qu'un nègre ait écrit jusqu'ici et qui comptera, à n'en pas douter, dans le réveil de l'Afrique¹⁶ ». Cheikh Anta Diop participera, à la demande de René Maheu, directeur général de l'UNESCO, en 1970, au comité scientifique de l'*Histoire générale de l'Afrique*.

Drôle d'endroit, donc, que cette université, ainsi dénommée, pour dire à l'auditoire qu'il n'est « pas assez entré dans l'histoire ».

On ne lit pas, non plus, Lacan à l'Élysée. Et pas ce passage de la leçon du 18 février 1970, dans le séminaire publié en 1991 sous le titre *L'Envers de la psychanalyse* :

« Très tôt après la dernière guerre – j'étais déjà né depuis longtemps – j'ai pris en analyse trois personnes du haut pays du Togo, qui y avaient passé leur enfance. Or, je n'ai pu, dans leur analyse, avoir trace des usages et croyances tribaux, qu'ils n'avaient pas oubliés, qu'ils connaissaient, mais du point de vue de l'ethnographie. Il faut dire que tout était fait pour les en séparer, étant donné ce qu'ils étaient, ces

14. En 1960, sa soutenance de thèse de doctorat en lettres à la Sorbonne s'était transformée en meeting et avait duré plus de six heures, jusqu'à ce que le jury, présidé par Leroi-Gourhan, ne lui accorde que la mention honorable, ce qui lui interdisait l'accès à l'enseignement supérieur. Interdiction sur laquelle Léopold Sédar Senghor, dont il était un opposant politique déterminé, veilla. Il interdit aussi les deux partis politiques que Cheikh Anta Diop créa dès son retour au Sénégal en 1960. Cela jusqu'à son départ du pouvoir en 1981.

15. Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et cultures*, Paris, Présence africaine, 1955.

16. A. Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Présence africaine, Paris, 1955 et 2004, p. 41.

courageux petits médecins qui essayaient de se faufiler dans la hiérarchie médicale de la métropole – nous étions encore au temps colonial. Ce qu'ils en connaissaient donc du niveau de l'ethnographie était à peu près celui du journalisme, mais leur inconscient fonctionnait selon les bonnes règles de l'Œdipe. C'était l'inconscient qu'on leur avait vendu en même temps que les lois de la colonisation, forme exotique, régressive, du discours du maître, face du colonialisme qu'on appelle impérialisme. Leur inconscient n'était pas celui de leurs souvenirs d'enfance – ça se touchait – mais leur enfance était rétroactivement vécue dans nos catégories *famil-iales* – écrivez le mot comme je vous l'ai appris l'année dernière ¹⁷. »

Mondialisation et inconscient, pourrions-nous dire.

Encore un mot sur ce discours du président de la République, tel qu'on peut le lire sur le site de l'Élysée. Une phrase m'a arrêtée : « Alors entendez, jeunes d'Afrique, combien Rimbaud est africain quand il met des couleurs sur les voyelles comme tes ancêtres en mettaient sur leurs masques. » « Entendez, jeunes d'Afrique » au pluriel, puis soudain « tes », au singulier.

Pour conclure, ma question. Peut-on parler d'un racisme sans énoncé raciste, sans haine ? Peut-être même un racisme pétri de bonnes intentions. Un racisme altruiste. Un racisme qui veut le bien de l'autre, qui aime l'autre.

Le travail du psychanalyste ne peut remplacer l'analyse politique et l'action du même nom. Il ne peut tenir lieu d'étude historique, sociologique. Peut-il jeter un tout petit rayon de lumière, de biais ? N'est-ce pas ce que fait Lacan avec cette magnifique phrase, prononcée en mars 1960 à Bruxelles, dans son « Discours aux catholiques » : « Rien d'étonnant à ce que ce ne soit rien que moi-même que j'aime dans mon semblable. Non seulement dans le dévouement névrotique, si j'indique ce que l'expérience nous apprend, mais aussi dans la forme extensive et utilisée de l'altruisme, qu'il soit éducatif ou familial, philanthropique, totalitaire ou libéral, à quoi l'on souhaiterait souvent voir répondre comme la vibration de la croupe magnifique de la bête infortunée, l'homme ne fait rien passer que son amour-propre ¹⁸. »

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 104.

18. J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, précédé de *Discours aux catholiques*, Paris, Seuil, 2005, p. 47.

À propos, comment commençait, après les remerciements d'usage, ce fameux discours de Dakar ? Par : « J'aime l'Afrique, je respecte et j'aime les Africains. »

« ...à quoi l'on souhaiterait souvent voir répondre comme la vibration de la croupe magnifique de la bête infortunée... »